

PAUL VERCHÈRES

La femme verte



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-065

La femme verte

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 589 : version 1.0

La femme verte

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

La maison de la peur

Il était une heure de l'après-midi.

Un après-midi de printemps avec une pluvieuse température automnale.

La jeune fille sortit de la maison vieillotte et mal peinte comme une vieille grue après une nuit de sommeil.

Elle fit un saut, puis, hochant la tête dans un mouvement de Je m'en Foute, elle accéléra le pas vers la rue Craig.

La jeune fille pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle était radieusement belle ; mais il n'était point besoin de posséder l'esprit déductif d'un Sherlock Holmes, pour la juger pauvre.

Rendue à la rue Craig la jeune fille se dirigea vers la rue Saint-Laurent.

Elle monta la côte Saint-Lambert et vit, en arrivant en face de la PRESSE, qu'elle était avant son temps.

En effet une cinquantaine de personnes de tout âge et de tout rang, attendaient le moment où le journal allait être mis en vente.

Bientôt un petit camelot parut portant un paquet de Presses aussi gros que lui.

On se bouscula légèrement et la jeune fille finit par échanger un des journaux contre 3 sous.

Elle dédaigna les nouvelles internationales comme les nouvelles locales, et presque fébrilement, elle plia la Presse aux pages des petites annonces classifiées.

Elle savait par cœur le numéro de la rubrique FEMMES ET FILLES DEMANDÉES.

Comme elle consultait cette colonne ses yeux tombèrent sur l'annonce suivante :

JEUNE FILLE DISTINGUÉE et instruite trouvera position permanente comme dame de compagnie au numéro 01458 du boulevard Pie-IX. Entrée en service immédiat.

La jeune fille murmura :

– Sera-ce enfin la chance pour moi ?

Il était temps.

En effet dans sa sacoche élimée il ne lui restait plus que deux piastres.

Elle décida de ménager un billet de tramway ; elle monta donc à pied jusqu'à la rue Sherbrooke où elle prit l'autobus.

Le numéro 01458 était situé un peu au sud du boulevard Rosemont.

Elle monta les quelques marches qui conduisaient au perron et appuya légèrement sur le bouton électrique.

Des pas qui peu à peu se rapprochaient se firent entendre ; puis la porte s'ouvrit et un homme parut.

Il pouvait avoir une cinquantaine d'années et des cils et des sourcils trop abondants donnaient à sa figure un air sinistre.

D'une voix qui ressemblait à un roulement lointain de tonnerre, il demanda :

– Vous venez en réponse à l’annonce ?

– Oui, monsieur.

– Entrez. Madame vous recevra à votre tour.

Elle fut intriguée de voir que la maison était décorée à l’intérieur de toutes les variations possibles de vert.

L’homme la fit passer dans un petit salon où il y avait deux palmiers artificiels, six chaises et une table vertes, et deux autres filles qui attendaient déjà.

Les minutes passaient, lentes comme des heures.

Et peu à peu, en elle-même, comme un chapelet, la jeune fille répétait :

– Vert, vert, vert...

Soudain un bruissement de soie parvint du corridor.

Elle regarda et bientôt parut dans l’embrasure de la porte du petit salon une vieille femme.

La vieille était toute habillée de vert. Jusqu’à ses lunettes dont les vitres étaient vertes...

Elle examina les personnes dans la pièce et finalement son regard se posa sur la jeune fille :

– Vous, dit-elle, suivez-moi.

Une autre protesta :

– Mais nous sommes arrivées avant elle...

La voix de la vieille s'éleva, sèche, fendante, ressemblant désagréablement à celle d'un perroquet :

– C'est moi qui fais les lois ici. Si vous ne voulez pas attendre, vous savez ce que vous pouvez faire...

Elle pivota sur elle-même et sortit de la chambre, suivie de la jeune fille qui songeait :

– Un perroquet ça a un plumage vert... Quelle étrange coïncidence...

Les deux femmes pénétrèrent dans un boudoir de l'inévitable couleur irlandaise.

La vieille dit :

– Asseyez-vous, mon enfant.

Elle avait fait un effort visible pour mettre, mais sans y réussir, un peu de douceur dans

« Mon Enfant ».

La jeune fille obéit.

– Votre nom ? lui demanda la patronne.

– Cournoyer, Madeleine Cournoyer.

– Votre âge ?

– Pas tout à fait 21 ans.

– Et vos parents ?

– Mon père et ma mère sont morts alors que j'étais en bas âge.

– Qui vous a élevée ?

– J'ai été élevée par des religieuses dans un hospice.

– Mais vous devez avoir des oncles, des tantes, des cousins, des cousines.

Madeleine haussa les épaules :

– Oui, madame, je dois, dit-elle ; mais je n'ai pas leurs adresses.

– Vous ignorez où ils demeurent et eux, ils ne vous reconnaîtraient point s'ils vous voyaient... ?

– C'est ça.

La femme verte poursuivit :

– Et votre degré d’instruction ?

– J’ai mon diplôme d’école normale. Je suis un peu rouillée en sténo et en dactylo, mais...

– Ça revient vite, oui, je sais.

Elle poursuivit :

– Seriez-vous prête à entrer à mon service ?

– Oh, oui, madame.

– J’oubliais quelque chose : Êtes-vous en amour ?

– Mais non.

– Vous n’avez pas de cavalier ?

– Non, madame, je ne suis la blonde de personne.

– Bien répondu, mon enfant, bravo. Le salaire est de \$150 par mois...

Madeleine pensa joyeusement :

– \$150, mais c’est le Klondyke.

– Vous acceptez ?

– Certainement, madame.

Elle sonna et l'homme qui avait ouvert la porte à Madeleine parut.

La vieille lui dit :

– Hector, je vous présente ma secrétaire. Mademoiselle, mon butler Hector Pelletier. Allez dire à Candida de venir ici immédiatement et renvoyez les personnes qui attendent dans le petit salon.

Bientôt une servante portant une coiffure, entra :

– Candida, répéta la femme verte, Madeleine Cournoyer, ma secrétaire ; Madeleine, Candida Latour, ma ménagère... Mais au fait, où demeurez-vous actuellement, Madeleine ?

– Rue Wolfe.

– Alors allez faire vos malles et venez coucher ici.

– Ce soir ?

– Oui, entrez avant dix heures.

Elle sourit :

– Je mène une vie de couvent ; à dix heures

exactement toutes les portes de la maison sont verrouillées par Hector et on ne répond plus à la sonnette.

Madeleine se leva :

– Très bien, madame, je serai ici avant...

La femme l’interrompit :

– Candida, dit-elle préparez la chambre vert-jade pour Madeleine.

– Entendu, madame.

Elle s’écarta pour laisser passer Madeleine qu’Hector attendait dans le passage.

Il alla la reconduire à la porte. Elle lui jeta un dernier regard et sortit.

La figure du butler ressemblait à quelque chose qui sortit subitement de son passé.

Elle ressemblait à celle de l’ogre dans la pièce de théâtre le PETIT POUCKET qu’elle avait vu jouer à l’hospice.

Elle frissonna.

Puis elle murmura :

– Je suis folle.

Mais comme elle filait dans l'autobus elle ne pouvait s'empêcher de se demander :

– Pourquoi tout ce vert ?... Oh, il n'y avait sans doute au fond de tout cela qu'une manie anodine et inoffensive.

II

Paul Verchères

Madeleine était à paqueter ses affaires dans sa seule et unique valise en papier mâché et de couleur jaune que le temps et les avaries de la vie avaient rendue de teinte indécise...

Soudain elle entendit un bruit de pas dans le couloir étroit et long qui traversait la maison de part en part.

Elle ouvrit la porte de sa chambre et vit la servante qui s'approchait.

À voix basse elle dit :

– Eh, Marie, Marie...

– Oui ?

– Venez ici, voulez-vous...

La servante entra et Madeleine referma la

porte derrière elle.

– Marie, dit-elle, la patronne est-elle ici ?

– Non.

– Eh bien, je suis chanceuse ; car ma chambre est due demain, ou du moins le loyer de ma chambre.

– Vous partez, mamzelle ?

– Oui, et en loi je lui dois trois jours d’avis...

Marie sourit :

– Vous savez que je suis votre amie, mamzelle. Je suppose que vous n’avez pas d’argent pour payer ces trois jours.

– C’est ça, vous avez deviné.

– Madame ne sera pas de retour avant une couple d’heures ; vous avez amplement le temps de paqueter et de déguerpir avant qu’elle arrive et vous force à laisser vos affaires ici jusqu’au paiement des trois jours. Allez...

– Vous avez raison. En tout cas vous pouvez être assurée qu’elle ne perdra rien.

À petits pas rapides elle se dirigea vers la rue

Sainte-Catherine et entra dans son habituelle salle à manger canadienne où on servait encore des repas à 25c.

Celui qu'elle avait connu là, le journaliste Paul Verchères était à prendre son souper.

En la voyant il se leva et tira une chaise avec de comiques cérémonies :

– Madeleine, dit-il, vous êtes en retard aujourd'hui. Je commençais à croire que j'avais perdu ma compagne de repas.

– Eh bien, mon ami, vous n'aviez pas complètement tort...

– Non ?

– Non.

– Comment ça ?

– C'est la dernière fois que je mange ici avec vous.

– Ah, je comprends ; vous avez enfin trouvé une situation ?

– Oui.

– Ça paye ?

- \$150 par mois.
 - C’est beau. Mais expliquez-moi.
 - Je travaillerai pour une vieille femme qui demeure sur le boulevard Pie-IX.
- Elle donna le numéro de rue et ajouta :
- Je mange, puis je vais coucher là dès ce soir.
 - Ah, elle est pressée de vous avoir la vieille. Mais comment s’appelle-t-elle ?
 - C’est bête, je sais les noms du butler et de la ménagère, mais je ne sais pas encore son nom à elle.
 - Mais à quel titre vous a-t-elle engagée ?
 - Oh, gouvernante, secrétaire, sténo-dactylo...
- Il y eut un silence.
- Ce fut Madeleine qui le tua :
- Il y a quelque chose qui me tracasse, Paul.
 - Quoi donc ?
 - D’abord Hector Pelletier, le butler a un air... un air...
 - Un air ?

– Pas catholique ; quand il me regarde il me fait peur.

– Tom Nulty avait un air angélique, et pourtant c’était un grossiste du meurtre.

– Paul, ce n’est pas tout.

– C’est ça, continuez votre confession, petite Madeleine.

– Ma nouvelle maîtresse est tout habillée de vert.

– Oh, une Irlandaise sans doute...

– Je ne sais au juste ?

– Autre chose ?

– Oui, toutes les pièces de la maison, ou du moins celles que j’ai vues, sont décorées de diverses teintes de vert.

– Tiens, tiens...

Paul pensa qu’il y avait là un bon commencement de roman policier. Il dit :

– Savez-vous, Madeleine, que je commence à être diablement intéressé à votre récit et je connais quelqu’un que votre histoire

passionnerait.

– Qui donc ?

– Mais mon cousin Guy Verchères. Vous en avez entendu parler ?

– Vaguement.

– Guy est l’Arsène Lupin canadien français, en même temps la terreur des policemen et l’épouvante des bandits...

– Mais pourquoi serait-il intéressé ?

– Parce qu’il est à écrire pour POLICE JOURNAL une étude qu’il a intitulée : *Les couleurs et le crime*.

Ils avaient fini de souper.

Madeleine se leva.

En guise d’adieu il lui dit sur un ton de badinage :

– Si vous avez des ennuis avec le vert, n’oubliez pas de m’écrire aux soins de POLICE JOURNAL, et nous accourrons à vous...

– Nous... ?

– Oui, Guy et moi. Bonne chance.

Quelques minutes plus tard la jeune fille sonnait de nouveau à la porte de la maison étrange du boulevard Pie-IX.

Hector Pelletier s'écarta silencieusement pour la laisser entrer, puis il dit :

– Suivez-moi.

Ils montèrent l'escalier conduisant au deuxième étage et tournèrent à gauche.

Hector s'arrêta à la première porte à droite qu'il ouvrit :

– Votre chambre, mademoiselle.

Il pesa sur un commutateur.

La lumière brilla, blafarde dans le vert jade de la pièce.

– Bonsoir.

– Bonsoir.

Seule, Madeleine se dirigea vers une des deux fenêtres. Elle était verrouillée par en dehors. L'autre était pareille. Et la porte ?

– Mon Dieu, dit-elle après avoir vainement tenté de l'ouvrir, le butler l'a barrée.

Elle était prisonnière.

Mais pourquoi ?

III

Le départ

Madeleine décida de ne pas appeler, de ne pas faire d'esclandre cette nuit-là.

Elle eut de la difficulté à s'endormir, mais sa dure journée l'avait tellement fatiguée qu'elle finit par y réussir.

Des siècles parurent s'écouler, puis elle se sentit subitement secouée ; elle vit les cornes d'un taureau s'approcher dangereusement de son ventre, et à ce moment elle s'éveilla.

Elle ouvrit les yeux et fut éblouie par les rayons du soleil trop forts pour sa vue habituée à l'obscurité de la nuit.

De nouveau elle se sentit secouée.

Cette fois elle regarda avec les paupières entrouvertes ses yeux protégés par ses cils.

Candida Latour était près d'elle.

– Levez-vous, mademoiselle, dit la ménagère.

– Quelle heure est-il ?

– Plus de huit heures.

Candida ajouta :

– Madame vous attend dans la salle à déjeuner.

– Madame ?

Madeleine regarda autour d'elle.

La mémoire lui revint en entier.

Elle demanda :

– Madame, voulez-vous me dire son nom ?

– Son nom ?

– Oui ; comment s'appelle madame ?

– Alice Rodier.

– Elle est veuve, je suppose ?

– Oui, dit Candida, elle avait marié un des fameux Rodier de la Bourse de Montréal.

– Rodier, les richards ?

– Oui, c’est ça ?

Madeleine pensa soudain à l’incident qui l’avait apeurée la veille au soir ; elle demanda :

– Ma porte était-elle barrée ce matin ?

Candida sourit :

– Oui, dit-elle, c’est un geste d’Hector...

– Un geste ?

– Oui, un geste de routine ; le butler est tellement habitué à tout barrer derrière lui qu’il vous a enfermée ici sans le faire exprès ; il s’en excuse bien, humblement.

Avant de sortir Candida dit :

– Madame vous attend ; et la patronne n’a pas bon caractère quand elle s’impatiente...

– Je vais faire vite.

Quelques minutes plus tard Hector lui indiquait la salle à déjeuner où elle entra.

– Bonjour, mon enfant, vous avez bien dormi ?

C’était Alice Rodier qui avait parlé en tenant

une toast dans sa main.

Madeleine bredouilla un *oui* vague.

– Tant mieux, tant mieux, fit Alice, vous allez pouvoir supporter plus facilement la fatigue du voyage.

– Du voyage ?

– Oui, Candida ne vous a pas dit... ?

– Dit quoi ?

– Que nous partons.

– Quand ?

– Lorsque vous aurez fini de déjeuner.

Madeleine frémit.

La porte de la chambre barrée...

Et maintenant ce départ précipité, sans avertissement préalable.

Elle pressentait que sa vie était en danger.

Ah, si seulement Paul Verchères était là.

Que lui conseillerait-il ?

De fuir sans doute.

Madeleine dit à la femme verte :

– Pourquoi ne pas m’avoir prévenue hier soir de ce départ ? Je n’aurais certainement pas accepté la position dans ces conditions.

– Mais pourquoi ? Il est naturel que l’on quitte la ville pour aller s’installer à la campagne au printemps.

– Où allez-vous ?

L’hésitation d’Alice Rodier révéla à Madeleine qu’elle était en train de forger un mensonge et elle ne la crut pas quand elle lui dit qu’elle partait pour Pointe au Pic.

– Où est-ce que ça se trouve ça, Pointe au Pic ?

– Dans le comté de Charlevoix, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, près de la Malbaie.

Madeleine se cabra :

– Non, dit-elle.

– Non ?

– Non, je n’irai pas là.

La femme verte lui parla comme on parle à un

enfant :

– Prenez toujours votre petit déjeuner, ma petite ; après nous verrons bien.

– Si je refuse, que pouvez-vous faire, madame ?

– Rien, absolument rien, rien d'autre que de vous laisser partir, Madeleine. Mais mangez, nous discuterons après.

– Il n'y a pas de discussion possible ; j'ai décidé de m'en aller. Tout de suite car je n'ai pas faim.

Alice Rodier haussa les épaules :

– Comme vous voudrez ; ce n'est pas moi qui vous retiens, mademoiselle.

Madeleine se leva, raide, et se dirigea vers sa chambre dans l'intention de prendre sa malle et de fuir.

Mais sa valise était mystérieusement disparue.

Sa colère vainquit alors sa peur.

Elle retourna à la salle à déjeuner où Alice Rodier grignotait sa toast.

– Ma malle, dit la jeune fille.

– Votre malle ?

– Elle est disparue.

– Ah, attendez une minute.

Elle appela :

– Candida.

Bientôt la ménagère parut :

– Madame désire ?

– Savez-vous où est la valise de mademoiselle ?

– Elle n'est pas dans sa chambre ?

– Non.

La femme verte ordonna :

– Allez me chercher Hector.

Le butler ne se fit pas attendre.

– Madame désire ?

– C'est vous qui avez sorti la valise de mademoiselle de la chambre ?

– Mais oui, madame.

– Où l’avez-vous mise ?

– Mais avec les autres bagages, dans l’auto qui nous attend à la porte. À propos, madame, le chauffeur est arrivé.

– Très bien vous pouvez disposer, Hector.

L’étrange Alice s’adressa alors à la jeune fille :

– Vous pourrez demander votre malle à mon chauffeur en sortant tout à l’heure ; mais mangez d’abord.

– Je n’ai pas faim.

La femme verte sourit :

– Faites-moi le plaisir de déjeuner d’abord ; vous partirez ensuite.

Madeleine pensa que comme tout semblait s’arranger c’eut été mauvaise grâce de sa part de refuser.

– Que désirez-vous, mon enfant ?

– Oh, une toast et un café.

– Fort ?

– Oui.

La Rodier cria :

– Une toast et un café, Gandida, et le café
FORT.

Quelques minutes s’écoulèrent en silence.

Un silence lourd, curieux, plein d’un je ne sais
quoi de sinistre.

Puis Candida s’amena avec la toast et le
breuvage.

Madeleine ne prit qu’une bouchée.

Elle eut de la misère à l’avaler.

Alors elle but la moitié de la tasse de café.

Comme le liquide descendait en elle et lui
réchauffait rapidement l’estomac elle entendit la
verte qui murmurait :

– Vous me faites de la peine, beaucoup de
peine, mon enfant...

Ah, la voix de perroquet

Les paupières de Madeleine papillotèrent.

Elle se sentait délicieusement lasse...

Vaguement elle entendit murmurer à son oreille :

Beau voyage, en auto... Dors, dors, mon enfant...

La dernière sensation qu'elle eut fut d'être portée dans les bras de quelqu'un...

Qui était ce quelqu'un ?

Paul Verchères ?

Elle s'endormit profondément.

IV

Le voyage

Lentement le cahotage l'éveilla.

Elle se demanda où elle se trouvait.

Elle était maintenant éveillée, mais elle décida de ne pas ouvrir les yeux.

Elle entendit Alice Rodier qui demandait :

– Où sommes-nous rendus ?

Une voix inconnue, celle du chauffeur sans doute, répondit :

– Là-bas, au tournant de la route, voyez-vous l'édifice de la compagnie Saint-Lawrence Paper ? Nous entrerons bientôt dans Trois-Rivières, madame.

Hector déclara :

– Moi, je commence à avoir faim. Je suggère

Alice, que nous descendions manger dans un restaurant trifluvien.

Alice...

Le butter était bien familier avec sa maîtresse...

Elle entrouvrit les yeux et constata qu'elle était à demi-couchée sur la banquette arrière de la voiture, entre la patronne tandis qu'à l'avant il y avait Hector avec le chauffeur.

Elle eut alors une idée folle.

Une lumière rouge de trafic immobilisa à ce moment la voiture.

D'un mouvement rapide, Madeleine s'élança et s'empara de la poignée de la portière.

Mais hélas, elle eut beau forcer, la poignée refusait de tourner.

La femme verte dit avec un air compatissant :

– Pauvre petite...

Que signifiait ?

Madeleine se révolta :

– Mais c’est un enlèvement criminel ! Laissez-moi aller ou je me plains à la police.

Le chauffeur remarqua d’un air ennuyé :

– Elle ne va pas faire d’esclandre, j’espère...

Alice répéta :

– Tu ne va pas faire d’esclandre, dis, mon enfant ; ça te rendrait plus malade encore.

Madeleine accusa :

– Vous m’avez droguée.

Candida Latour opina :

– Tu avais raison, Alice.

– Raison ?

– Oui, la petite souffre de la manie mentale de la persécution. Nous l’avons droguée ? Où va-t-elle chercher ses menteries ?

Madeleine pensa tout haut :

– Le crime et les couleurs...

Elle regarda Alice Rodier et il lui parut que la femme était différente.

Qu’y avait-il de changé en elle ?

Elle n'était plus vêtue de vert.

Non, elle portait un tailleur d'un gris indécis.

– Pourquoi, madame, ne peut-elle s'empêcher de demander, l'intérieur de votre maison du boulevard Pie-IX est tout vert ?

– Vert ? Je ne comprends pas...

– Allez-vous nier ?

Candida dit :

– Ne nie pas, Alice, il vaut mieux dire comme elle. Tu sais ce que le docteur a dit...

– Oui, la contradiction peut lui être fatale. Elle souffre de dérangement métaboliste...

– C'est ça, le métabolisme des couleurs.

Madeleine pensa...

On allait arrêter pour manger.

Elle profiterait alors de la première inattention de ses gardiens pour prendre la clef des champs.

Mais pourquoi la tenait-on prisonnière ?

Elle était pauvre, obscure.

Hector scrutait les magasins de la grande rue

de la ville, la rue des Forges.

Tout à coup il dit au chauffeur :

– Arrête à ce restaurant là-bas à droite ; je connais bien le chinois qui en est le propriétaire.

Bientôt la voiture s’immobilisa devant l’établissement commercial mentionné.

Le butler dit :

– Attendez-moi ici ; je vais préparer les voies.

Préparer les voies ?

Bientôt Hector Pelletier revint.

– Djigoulou ? demanda Candida.

– Ils ont compris la situation ? fit Alice.

– Oui, entrons.

Le chauffeur sortit et ouvrit la portière arrière.

La femme verte sortit la première et, au moment où Madeleine sortait à son tour, Alice s’empara de son bras droit tandis que le chauffeur lui empoignait le bras gauche.

Elle voulut crier.

Mais il était trop tard.

On venait de lui faire franchir le seuil de la salle à manger.

Il y avait un chinois au comptoir, près d'une grosse caisse enregistreuse.

Elle l'appela au secours.

– Toi manzer ice cleam ice cleam faile du bien à toi.

Les bras de Madeleine lui tombèrent de découragement.

Ils s'assirent tous à la même table.

Un nouveau rayon d'espoir brilla.

Une jeune fille vêtue de blancs s'approchait pour prendre leur commande.

Madeleine dit :

– Mademoiselle ?

La serveuse eut un sourire plein de pitié :

– Oui ?

– Je suis entre les mains de coquins qui me retiennent prisonnière. Voulez-vous faire venir la police et téléphoner à Guy et à Paul Verchères, à

POLICE JOURNAL, à Montréal...

Le butler remarqua :

– Vous êtes mieux de dire comme elle, mademoiselle, car quand elle est contrariée elle fait des crises terribles.

Madeleine adressa la parole à Hector :

– Je sais pourquoi vous êtes entré seul ici, d’abord. C’était pour leur dire que j’étais folle... Mademoiselle, je vous prie, je vous supplie de me croire, je ne suis pas folle, je suis saine d’esprit...

– Mais personne ne prétend que vous êtes folle, dit Candida.

Alice ajouta :

– N’oubliez pas, waitress, de téléphoner à la police et aux deux Verchères pour Madeleine, hein ???

– Soyez sûre, madame, que je ne l’oublierai point.

– Tu es contente, mon enfant ?

Madeleine ne répondit pas.

À quoi cela aurait-il servi ?

Tout le monde la croyait démente.

Et dangereuse.

Ah, la femme verte et ses acolytes jouaient leur jeu avec une astuce méphistophélique, une habileté infernale.

Elle décida de ne plus dire un mot.

Le repas terminé, ils reprirent la route.

Ils traversèrent Québec.

Puis, une vingtaine de milles plus loin, elle reconnut Sainte-Anne de Beaupré, où elle était déjà venue en pèlerinage,

Ils montèrent la côte de la mort qui sillonne le cap Tourmente, l'endroit favori des outardes blanches.

L'auto filait maintenant sur un plateau situé sur la crête des Laurentides et qui se terminait par une seconde côte de la mort, en entrant dans le village de la baie Saint-Paul.

À la sortie du village la voiture quitta la route nationale et prit un étroit chemin de troisième classe, bordé de forêts lourdes et épaisses.

V

Tentative de meurtre

La voiture ralentit et le chauffeur la fit tourner dans un chemin privé bordé, les phares l'indiquaient, de deux haies de sapinage.

Bientôt une masse sombre qui, sous l'effet de la lumière, devint une sorte de manoir seigneurial vieillot apparût à la vue.

L'auto s'immobilisa.

Hector sortit, un trousseau de clefs à la main, et alla ouvrir la porte principale du manoir ; puis il revint et débarra une des portières arrière.

Candida descendit, prit solidement le bras de Madeleine et l'attira vers l'intérieur de la maison.

Comme elles entraient le butler était à allumer des lampes, à l'huile de charbon.

Alice Rodier en prit une et ordonna :

– Suivez-moi.

Les trois femmes enfilèrent un long corridor sombre et humide.

La femme verte arrêta à la troisième porte qu'elle poussa :

– Votre chambre, mon enfant.

Elle mit la lampe sur un bahut antique.

Madeleine regarda autour d'elle.

Il y avait là sur le mur un chromo représentant le Sacré-Cœur dont les yeux la regardaient fixement, sinistrement.

À part le bahut la pièce ne contenait qu'une chaise Morris et un lit à baldaquin.

Il n'y avait qu'une fenêtre.

Elle était comme celles du boulevard Pie-IX verrouillée par en dehors.

– Pour votre plus grande protection, mon enfant, dit la femme verte.

À ce moment un sursaut de révolte bouillonna

dans la poitrine de la jeune fille :

– Vous voulez me faire passer pour folle, criat-elle ; vous êtes des monstres, mais je finirai bien par trouver un moyen de m'évader et de vous faire punir comme vous le méritez.

Alice et Candida sourirent, feignant la pitié et la commisération.

– Pauvre petite, dit la première, nous allons avoir bien soin de toi.

Hector Pelletier entra portant la valise et la sacoche de Madeleine.

Alice dit à la supposée ménagère :

– La petite doit être fatiguée, très fatiguée, aide-lui donc à se déshabiller pour la nuit.

Candida ouvrit la valise.

Madeleine regardait.

Soudain elle tressaillit :

– Mais ce n'est pas mon linge, ça, dit-elle.

La Rodier demanda d'un air ennuyé :

– Voyons, qu'y a-t-il encore ?

Candida soupira :

– Le docteur nous l’avait bien dit qu’elle nous donnerait du fil à retordre...

Madeleine sortit une robe de nuit en soie bleue de la valise et l’examina ; puis soudain ses yeux brillèrent d’un éclat triomphal.

– Cette fois, dit-elle, je vous tiens...

– Allons, autre chose, bâilla la femme verte.

– Oui, regardez les initiales sur le sein gauche de cette robe de nuit.

– Les initiales ?

– Oui, les deux lettres brodées : A. L. Si la jaquette était la mienne, les initiales seraient M. C.

Candida demanda :

– Comment croyez-vous donc vous appeler ?

– Mais je m’appelle Madeleine Cournoyer et vous le savez.

Alice murmura :

– Pauvre petite... Ce que c’est que

l'amnésie !... Madeleine Cournoyer, où êtes-vous allée dénicher ce nom ?

Elle continua faisant mine de s'adresser à sa ménagère :

– Elle est plus malade que je croyais d'abord, la pauvre Amélie...

La jeune fille sursauta :

– Amélie ? ? ?

– Mais oui, A. L.

– A. L... Vous êtes Amélie Lespérance.

Fébrilement Madeleine fouilla dans la valise.

Hélas, tous les articles de lingerie qui y étaient entassés étaient ou bien anonymes ou bien brodés aux initiales A. L.

Avec un dernier espoir la jeune fille ouvrit sa sacoche.

Tout de suite elle en sortit sa carte d'identité.

Sa carte ?

Non.

Son nom n'apparaissait point sur cette carte.

C'était celui de AMÉLIE LESPÉRANCE qui y était inscrit.

Un sentiment de profond désespoir s'empara d'elle. Elle le combattit furieusement s'accrochant à un nom, à une réputation internationale de farouche ennemi du crime...

GUY VERCHÈRES...

Oui, Guy la sauverait...

Elle se laissa dévêtir par Candida qui la mit au lit et borda silencieusement ses couvertures.

– Bonne nuit.

– Vous pareillement.

La ménagère souffla la lampe ; les deux femmes sortirent et Madeleine entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure.

De nouveau elle était embarrassée.

Elle se raisonna, pensa que si elle devenait hystérique, elle jouait exactement leur jeu ; c'était ce qu'ils voulaient.

Elle s'endormit presque réconfortée par la pensée que l'Arsène Lupin canadien-français

finirait bien par venir à son secours.

Qu'est-ce qui l'éveilla ?

Quand elle ouvrit les yeux elle ne rencontra que du noir.

Puis soudain un rayon lumineux puissant traversa la vitre de sa fenêtre et illumina le chromo. Le Sacré Cœur la regarda avec une intolérable fixité. Elle frissonna et faillit crier de peur.

Mais elle se retint.

Soudain une voix sépulcrale murmura :

– Amélie, Amélie Lespérance, écoute-moi ; je suis le fantôme de ton père. Écoute-moi et prends garde ; prends garde à Madeleine Cournoyer, elle a un poignard et va te tuer, t'assassiner...

Cette fois la jeune fille dut se mettre la main sur la bouche pour ne pas crier.

Elle se força à sourire et à s'expliquer à elle-même :

– La lumière qui a traversé ma fenêtre ? Mais c'est une lampe de poche au dehors, une lampe

de poche que tient dans sa main Hector Pelletier ; et la voix sépulcrale, c'est celle de la Rodier ou de Candida dans la chambre voisine. Pourquoi font-ils cela ? Pour me faire horriblement peur et me rendre véritablement folle, démente. Non, non, mille fois non je ne jouerai point leur jeu, il faut que je réagisse, que je conserve mon sang-froid.

Réagir, oui.

Quand elle s'éveilla le soleil était déjà haut à l'horizon.

Comme elle enfilait les pantoufles de A. L. elle entendit la clef qui tournait dans la serrure.

La porte s'ouvrit et la femme verte parut, portant sur le bras une robe rouge.

– Vous mettrez cette robe aujourd'hui, mon enfant.

– Et si je refuse ?

– Il vaut mieux pour vous ne pas. Nous sommes tout près de la Baie Saint-Paul ; il y a là un hospice de monstres prêt à vous recevoir ; et puis il y a aussi l'Asile de Beauport et la Longue

Pointe. Ne taxez pas trop ma patience.

– Vous oseriez ?

– Oui, mettez cette robe rouge.

Madeleine obéit.

Quand elle l'eut mise Alice lui dit :

– Le déjeuner n'est pas encore prêt. En attendant allez vous promener dans le jardin. Et il est inutile de tenter de vous sauver, car tous les voisins sont avertis que vous êtes folle et ils vous ramèneraient ici presto. Il est aussi inutile de leur conter vos jérémiades, ils ne vous croiraient pas.

Madeleine sortit.

Mal entretenu le jardin était monté en graine, en graines de mauvaises herbes.

Elle prit une allée de gravier qui la conduisit à une porte double, de fer forgé, barrée d'un gros cadenas.

Soudain elle entendit un bruit de sabots derrière elle.

Vivement elle se retourna et vit un taureau qui la chargeait et qui dans quelques instants allait

l'encorner et lui crever les entrailles.

Elle prit ses jambes à son cou et réussit à mettre la porte du manoir entre elle et l'animal.

Puis elle comprit.

La robe.

Le ROUGE !

Oui, le rouge qui rendait les taureaux furieux...

Mais c'était une vraie tentative de meurtre.

Parlerait-elle ?

Se plaindrait-elle ?

À quoi bon ?

Il valait mieux garder le silence.

Comme si rien n'était arrivé, elle s'installa à la table du déjeuner avec Alice Rodier.

Celle-ci la regarda curieusement, mais voyant qu'elle s'ancrait dans le silence elle haussa les épaules et dit :

– Tout à l'heure, nous irons en auto voir mon médecin.

– Ah...

– Oui préparez-vous, Amélie...

Madeleine tressaillit.

Amélie.

Évidemment...

Elle devait se résigner à ce qu'on l'appelle Amélie dorénavant

Quand elle eut fini de déjeuner elle se retira dans sa chambre à la suggestion de la femme verte.

Seule elle fouilla les tiroirs du bahut.

Soudain elle tressaillit.

Elle venait de voir une plume, de l'encre, du papier et des enveloppes.

Sans hésiter elle alla chercher une petite table et une chaise droite dans le corridor et s'y installa.

Alors elle écrivit la lettre suivante :

« M. GUY VERCHÈRES,
a-s POLICE JOURNAL,

Montréal.

Monsieur, oh, monsieur, je suis en danger de mort, on me fait passer pour folle, on me fait croire que je suis Amélie Lespérance ; venez à mon secours. Parlez de moi à votre cousin Paul ; il me connaît. Venez au plus vite.

MADELEINE COURNOYER. »

La jeune fille glissa le papier dans une enveloppe qu'elle adressa, et dissimula le tout dans son corsage.

Puis elle remit la chaise droite et la table en place dans le couloir.

Il était temps.

Alice Rodier lui criait :

– Venez, Amélie, nous partons...

VI

Chez le médecin

Le docteur était un vieillard de 70 ans au moins, à la figure douce et bonne.

D'une voix pleine de compassion il dit :

– Asseyez-vous dans ce fauteuil, mademoiselle Lespérance.

Mademoiselle Lespérance...

Évidemment Alice Rodier avait À SA FAÇON expliqué les choses au vieux médecin.

Madeleine dit sèchement :

– Je ne m'appelle pas Lespérance mais Cournoyer,

La femme verte sourit au disciple d'Esculape qui lui demanda :

– Cette psychoanalytique illusion est-elle

constante ?

– Je ne sais trop ; elle ne date que d’hier soir.

– Qui prétend-elle être ?

– Une certaine Madeleine Cournoyer.

Le médecin réfléchit.

Puis il demanda à la jeune fille :

– Amélie...

– Non, Madeleine...

Le vieillard décida de ne pas contrarier la patiente, il dit :

– Madeleine, où demeurez-vous ?

– Rue Wolfe à Montréal.

– Où demeurent votre père et votre mère ?

– Au cimetière.

– Vous avez d’autres parents ?

– Oui.

– Où restent-ils ?

– Je ne sais pas.

S’adressant à Alice l’homme de l’art dit :

– C’est ce qu’on appelle du mens unico, ou en termes familiers, de l’idée fixe entourée de raisonnements et d’explications à prime abord sensés.

– La maladie est-elle guérissable, docteur ?

– Oui, je crois en effet.

Ainsi, pensa Madeleine, lui un médecin, me croit folle et il veut me soigner. Comment sortir de cette situation diabolique ?

Une idée subite lui vint.

Oui, si son stratagème réussissait elle serait sauvé.

Elle dit :

– Docteur ?

– Oui, mon enfant.

– Je n’ai aucune confiance en madame Rodier ; elle me sait saine d’esprit et elle veut me faire passer pour folle.

– Voulez-vous me dire pourquoi, mon enfant.

– Je ne sais pas, docteur.

De nouveau le découragement envahit Madeleine.

Elle tenta de se reprendre, réussit et dit :

– Nous ne discuterons pas ce point, voulez-vous... Je disais donc que je n'avais aucune confiance en Alice Rodier. Voulez-vous faire sortir cette femme pour que nous parlions seul à seule.

La femme verte se leva en souriant :

– Vous pouvez accorder cette faveur à la pauvre petite, dit-elle, je vais m'éloigner. Vous me rappellerez quand vous aurez fini.

Elle sortit.

Madeleine approcha sa chaise de celle du médecin :

– Docteur, il faut que vous me croyiez ; je ne suis pas folle.

D'une voix douce, consolatrice, il murmura :

– Je vous crois, mon enfant.

Hélas, l'intonation du docteur démentait ses paroles.

– Non, vous ne me croyez pas...

Il y eut un silence lourd.

Elle reprit :

– Alice Rodier est infernalement habile. Mais vous allez admettre que la médecine n'est pas infailible. Il y a au moins une petite chance pour que je sois saine d'esprit. N'est-ce pas ?

– Oui.

– Si je suis saine d'esprit la Rodier est une criminelle. Alors je vous supplie de poser un geste qui d'un côté ne peut causer aucun mal et de l'autre prouvera que vous n'êtes pas complice avec cette femme infâme.

Elle s'aperçut que le médecin était intéressé. Il dit :

– Quel geste voulez-vous que je pose ?

– Simplement maller cette lettre.

Elle sortit la missive de son corsage et la lui tendit :

– Vous pouvez lire, dit-elle, je n'ai pas cacheté l'enveloppe par exprès.

Il lut et resta pensif.

À la fin il dit :

– Je connais Guy Verchères de réputation et Paul, son cousin, est déjà venu à la pêche ici. Je l’ai même soigné. Il s’était entré un hameçon dans la main droite.

– Alors consentez-vous à mettre cette lettre à la poste ?

– Oui. Et comme elle n’est pas complète je vais y ajouter un post-scriptum.

– Un P. S. ?

– Oui, pour dire que c’est moi qui malle la missive et pour donner en même temps à Guy Verchères mon adresse exacte. Vous avez raison, il n’y a aucun mal dans ce geste et il se peut qu’il y ait un bien immense. C’est tout ce que vous vouliez me demander ?

– Oui.

Le médecin ouvrit la porte de son bureau et fit rentrer Alice Rodier.

– Madame, dit-il, un médecin aliéniste de mes

amis doit venir pêcher la truite par ici bientôt. S'il vient je l'amènerai peut-être chez vous examiner votre patiente.

– Mais c'est merveilleux, s'écria-t-elle, docteur, faites !

Les deux femmes n'échangèrent pas une seule parole sur la route du retour.

Elles entrèrent au manoir.

Madeleine dit soudain à Alice :

– Je crois connaître la raison du vert.

– Du vert ?

– Oui, le pourquoi de vos vêtements verts maintenant abandonnés et aussi le pourquoi des décorations vertes dans votre maison du boulevard Pie-IX.

– Pie-IX ? Vert ? Mais, mon enfant, votre mal empire ; je n'ai jamais eu de robes vertes ni de maisons vertes ; et je n'ai jamais demeuré sur le boulevard Pie-IX.

Madeleine murmura :

– Menteuse ! C'est pour me faire passer pour

folle que vous niez.

Alice ordonna :

– Rendez-vous immédiatement à votre chambre ; le voyage vous a fatiguée, Amélie, un repos vous fera un bien.

VII

La consultation

Cinq ou six jours s'écoulèrent.

Rien n'arriva si ce n'est la nuit alors que les supposés fantômes faisaient leur apparition régulièrement, chantant, murmurant, gémissant, lançant des injures, des imprécations, des blasphèmes, menaçant...

On voulait la rendre folle.

Mais elle vit la lettre comme une planche de salut, la lettre à Guy Verchères. Le philanthrope original allait venir.

Par un après-midi froid, humide, pluvieux, qui ressemblait à celui qui avait accompagné le début de la tragique histoire, il vint.

Madeleine était alors dans sa chambre.

Alice vint l’y trouver.

– Amélie, dit-elle ; deux spécialistes des maladies mentales sont ici avec le vieux docteur. Venez, voulez-vous...

Réprimant à peine son excitation, elle suivit la femme verte.

C’était certainement Guy Verchères qui posait au docteur.

Ce fut lui qui parla.

Il dit hospitalièrement :

– Bonjour, Madeleine.

La jeune fille entendit le voleur et homme de bien murmurer à voix basse :

– Les cas de mens unico ne souffrent point de contradiction.

Paul demanda :

– Comment allez-vous aujourd’hui ?

– Oh, bien. Mais...

– Oui, oui, Madeleine, nous le savons, vous n’êtes pas démente.

Guy sortit un stéthoscope de sa trousse médicale.

– Un petit examen sommaire, vous permettez ?

Il appliqua la roulette argentée sur le cœur de la jeune fille.

– Parfait, jugea-t-il. Maintenant voyons un peu les poumons.

– Oh, oh, dit-il, ici c'est grave. Les poumons sont attaqués. Maintenant, la pression artérielle... Trop basse, bien en bas de la normale. C'est presque un cas d'hôpital. Madame Rodier ?

– Oui, docteur ?

– Il va falloir que vous engagiez une garde-malade si vous voulez garder Madeleine ici.

– Je vais le faire.

Guy dit :

– Très bien ; je téléphone aujourd'hui à une garde de Québec ; elle sera ici demain.

Les trois hommes sortirent.

Quand ils furent de nouveau en route dans

l'auto, le vieux médecin demanda :

– Pour vous, est-elle folle ?

Guy éclata de rire :

– Pas plus qu'elle n'est pulmonaire.

Paul dit :

– Mais pourquoi la laissons-nous là ? Elle est en danger...

– Pas immédiat. Et puis il n'est pas encore temps d'éveiller les soupçons de la Rodier. Cette affaire est dans le moment trop étrange, trop mystérieuse ; je n'en sais pas encore assez long...

– Qui envoies-tu comme garde-malade ?

– Mais notre tante commune.

– Suzanne.

– Nulle autre. Elle aura nos instructions à temps. Et maintenant...

L'auto s'arrêta devant la porte du vieux docteur.

– Vous entrez ? dit celui-ci.

– Non, malheureusement nous n'avons pas ce

temps ; nous devrions être déjà à Montréal ; il n'y a pas une minute à perdre.

De la Baie Saint-Paul à Montréal Guy Verchères brûla, dévora littéralement la route.

Rendu dans la métropole, il ne modéra pas d'allure jusqu'à ce qu'il arrive en face de l'hôtel de ville.

Alors il freina bruyamment et obliqua à gauche dans la petite rue St-Vincent pour stopper devant l'édifice de la morgue.

– Pourquoi ? demanda Paul.

– Parce que c'est là que reposent les victimes de meurtres.

– Ah ça sent l'assassinat ?

– Davantage, ça empeste.

Le détective attaché à la morgue était là.

Guy lui demanda :

– As-tu la liste des cadavres des dalles ?

– Oui.

– Donne.

En tête de cette liste il y avait un nom :
MADELEINE COURNOYER.

Les deux Verchères se regardèrent.

Guy dit :

– Je m’en étais douté.

Au flic il ordonna :

– Crache vite tout ce que tu sais de cette Madeleine.

Le détective commença :

– Syncope fatale près d’un foyer allumée, elle est morte déjà quand la tête lui tombe dans le feu, la rendant méconnaissable. Boulevard Pie-IX. Les peintres au travail refont les décorations intérieures.

– Qui a identifié le cadavre ?

– Un étranger, un gas qui s’appelle Pelletier... Hector. Cadavre pas de parents connus. C’est pourquoi il est toujours ici.

– Et que dit le médecin légiste ?

– Il dit : Mort naturelle.

– Y a-t-il eu autopsie ?

– Naturellement. Toujours mort ordinaire. Pas de sensation pour les journaux jaunes, Paul.

Guy réfléchit puis il dit :

– Je connais au moins 7 poisons cardiaques qui, après 24 heures, ne laissent aucune trace à l'autopsie.

– Il n'y a pas de doute alors ?

– En mon esprit, non. Car pourquoi a-t-on rendu le visage méconnaissable sinon parce que ce n'est pas celui de Madeleine ?

– Évidemment, mais, Guy, peux-tu trouver un nom à cette morte ?

– Mais oui.

– Et c'est ?

– De son vivant, Paul, elle s'appelait Amélie Lespérance.

– Tu l'as connue ?

Ceci dit d'un air sarcastique.

– Non, mais je sais pourquoi elle a été tuée ;

encore une petite enquête discrète, et je serai prêt à livrer l'empoisonneuse ; à tes 200,000 lecteurs, mon cher Paul. Ah, j'oubliais...

– Quoi donc ?

Guy s'empara du téléphone et composa un numéro au cadran.

Puis il dit :

– Suzanne ? Tu es élue garde-malade, tu vas prendre immédiatement l'avion particulier de bibi et te rendre où le pilote t'amènera sur mes instructions. Là tu rencontreras une empoisonneuse et tu délivreras de ses griffes une folle qui n'est pas plus folle que toi. Entendu alors. Ouste, va prendre l'avion, et plus vite que ça, ça presse...

Le détective de la morgue dit à Paul :

– Ce Guy n'est pas un homme, mais un dynamo !

VIII

Amélie Lespérance

Dès le lendemain la garde-malade arriva au manoir et prit immédiatement Madeleine Cournoyer sous sa charge.

À la dérobée elle murmura :

– N’ayez pas peur ; je suis une amie.

La jeune fille connut alors son premier sentiment de délivrance.

Alice Rodier demanda à Suzanne :

– Que comptez-vous faire ?

– Amélie souffre des poumons, dit-elle. L’air pur des Laurentides lui fera du bien. Nous allons d’abord si vous le voulez bien tenir la fenêtre de sa chambre ouverte.

La garde ajouta :

– Il lui faut aussi beaucoup de repos. Si vous voulez vous retirer, madame Rodier, je crois qu’Amélie va se canter et dormir un peu, hein, Amélie...

– Oui, je me sens lasse en effet.

Quand la garde-malade fut seule avec Madeleine, elle prit sa sacoche et, sous le regard surpris de Madeleine, sortit un gros caillou.

– Mais, garde, que voulez-vous faire ?

– Vous allez d’abord écrire un billet sous ma dictée.

Intriguée la jeune fille prit un crayon et du papier.

Suzanne dicta :

« À l’ami ou l’amie charitable qui trouvera cette note je demande de communiquer avec Paul Verchères, à POLICE JOURNAL, à Montréal. Dites-lui que Madeleine Cournoyer est en danger de mort à l’endroit que vous savez. »

La pauvre Madeleine était comme perdue.

Elle demanda :

– Mais pourquoi... ?

La garde sourit :

– Vous allez bientôt comprendre.

Puis elle dit :

– Lancez ce caillou sur la route, au-delà du jardin et ne me demandez pas pourquoi...

La jeune fille obéit.

Alors Suzanne poussa un grand cri et courut en dehors de la chambre dans le corridor, vers la porte principale.

Là elle rencontra la femme en vert qui lui demanda, surexcitée par le cri :

– Pour l’amour du ciel, qu’y a-t-il ?

– Amélie vient de faire des siennes.

– Quoi encore ?

– Elle a attaché une note à un gros caillou qu’elle a lancé sur la route.

– Ciel, il faut le localiser avant qu’il ne soit vu par un autre.

Les deux femmes sortirent à la course.

Suzanne vit le caillou la première, mais elle ne fit semblant de rien et laissa la Rodier le découvrir à son tour.

– C’est ma faute, dit Suzanne.

– Votre faute ?

– Oui, c’est à ma demande que la fenêtre a été ouverte.

Alice dit :

– Merci quand même ; ah, ce que cette pauvre enfant nous donne du trouble, seigneur de seigneur...

Quand la garde réintégra la chambre, Madeleine lui demanda ;

– Allez-vous...

– ... vous expliquer ? Mais oui. Cette mise en scène n’était que pour remplir la Rodier de confiance en moi.

– Ah.

– Oui, en prévision de votre évasion prochaine.

– Oh, que je suis contente ! Mais à quand au

juste, l'évasion ?...

– Guy, mon neveu, m'a demandé d'attendre 48 heures, et après d'envoyer à ma force.

– Alors ce sera pour après-demain ?

– Oui, d'ici là Guy aura trouvé toutes les preuves et complété la cause contre le trio infernal Alice-Candida-Hector.

Cette nuit-là la garde-malade coucha sur un grabat dans la chambre de la jeune fille.

Alors naturellement il n'y eut pas de manifestations de fantômes.

Suzanne était debout et avait même déjeuné quand Madeleine s'éveilla.

– C'est aujourd'hui le grand jour.

– Oui.

À brûle-pourpoint la garde lui demanda :

– Savez-vous conduire un auto ?

– Oui.

– Alors dans une heure ou deux vous allez voler un char.

Elle éclata de rire :

– Oh, il n’y aura pas de danger pour la police. Tout est arrangé. Votre maladie de poumons nécessite de longues promenades en auto dans l’air pur des montagnes.

Madeleine rit joyeuse :

– Je crois que je commence à comprendre.

L’autre poursuivit :

– Comme je ne sais pas conduire moi-même, j’ai besoin de votre concours. Naturellement nous amenons madame Rodier avec nous. Mais à un certain moment nous passons près d’un petit restaurant sur le bord de la route ; j’ai soif, vous avez soif, et la femme verte va nous chercher des cokes. Pendant qu’elle est partie vous vous glissez à la direction de la voiture et nous démarrons.

Elle ajouta joyusement :

– Vive La liberté.

Madeleine demanda :

– La Rodier ne se doute de rien ?

– Non, ma conduite au sujet de la note et du caillou lui a inspiré, comme je l’ai prévu, une infinie confiance.

Environ deux heures plus tard les deux femmes s’arrêtaient en face d’un hôtel à la baie St-Paul.

Elles n’eurent pas le temps d’y entrer ; déjà Paul Verchères en sortait.

Il s’enquérit :

– Tout a bien marché ?

– Mais oui, mon neveu.

Ce fut au tour de Suzanne de questionner :

– Et la sale bande ?

– Théo Belœil et son escouade provinciale des homicides doivent être en train d’arrêter Alice et ses deux acolytes.

– Sous quel chef ?

– Meurtre, la victime étant Amélie Lespérance... Et maintenant, tante, ouste, abandonner la voiture volée ici et montez dans la

mienne. Prochain arrêt Gangsterville, autrement dit Montréal.

IX

Guy parle !

Le lendemain à l'appartement de Paul.

À part le journaliste il y avait là Madeleine, Suzanne, le gros Théo Belœil et naturellement Guy Verchères.

Belœil lui dit :

– Crache.

– Cracher ? Voyons, Théo, tu es plus bouché qu'une buse.

– Épargne-moi les compliments et explique. Quel motif y avait-il au fond du meurtre d'Amélie Lespérance ?

– On a positivement identifié le cadavre ?

– Oui, j'ai fini par trouver une de ses anciennes servantes qui l'a reconnue par un signe

en forme d'étoile sur le bras gauche. Mais encore, Guy, quel mobile ?

– Je suis en mesure de trouver, Théo, que la Rodier était la seule parente de la victime Amélie. Or celle-ci était la seule fille et héritière du magnat de la pulpe feu Ernest Lespérance.

– Alors, interrompit Paul, elle était riche de quelques millions.

– Oui ; or son cavalier, peu importe son nom, avait comme courtier dilapidé les fonds de ses clients. Alice l'apprit et se mit à faire chanter Amélie. Vous me suivez ?

– Oui, oui.

– Naturellement après pareilles démarches de sa part, Amélie n'était pas tout à fait d'excellente humeur. Or Alice savait que si sa parente mourait sans testament comme c'était le cas, elle, Alice hériterait de sa fortune. Mais elle n'osait point recourir à l'assassinat.

« Elle recourut donc à un moyen diabolique d'ingéniosité. Craignant la sensation qu'aurait provoquée la disparition de la millionnaire

Amélie, elle décida de la tuer sous un autre nom, sous celui de Madeleine Cournoyer, une pauvre inconnue. Alors Madeleine devenait automatiquement la richarde Amélie. Le vert, les fantômes, la suggestion devaient finir par rendre Madeleine folle. Or il est facile, très facile de dilapider les biens d'une démente.

– Ah, je comprends, fit Belœil.

– Ce n'est pas trop tôt.

Belœil reprit :

– Où as-tu péché tous ces détails, Guy ?

– Oh ici et là. À la compagnie de pulpe. L'ancienne servante que tu croyais seul connaître, mon gros Belœil, mais celui qui a le plus parlé et qui m'a aidé davantage a été le courtier, cavalier de la morte.

– La certitude personnelle de culpabilité est une chose Lupin, mais il faut des preuves concrètes devant les jurés, tu sais...

Le téléphone sonna.

Paul alla répondre, il écouta, puis il dit :

– Oui, il est ici, un instant.

Se tournant, il dit :

– C’est pour toi, Théo.

Le flic provincial se rendit à l’appareil et il écouta silencieusement quelques instants.

À la fin il raccrocha.

– La preuve dont je te parlais tout à l’heure, mon Guy, je l’ai maintenant.

– Tu l’as ?

– Oui, le trio assassin avait réussi à dissimuler du poison sur leurs personnes. Ils viennent de se suicider.

Madeleine murmura :

– Paix à leurs cendres...

Cet ouvrage est le 589^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.